

LE LIVRE DE JEAN DE MANDEVILLE

Édition bilingue établie, traduite,
présentée et annotée par
Michèle GUÉRET-LAFERTÉ
et Laurence HARF-LANCNER



CHAMPION CLASSIQUES
HONORÉ CHAMPION
PARIS – 2023

INTRODUCTION

Au moment même où Giordano Bruno périssait à Rome sur le bûcher pour avoir soutenu les théories coperniciennes et cru à l'infinité des mondes, l'Inquisition faisait exécuter à Pordenone le meunier Domenico Scandella, dit « Menocchio », au terme de deux procès, le premier en 1584, le second en 1599. Ces deux procès permirent de réunir une abondante documentation qu'exploita l'historien Carlo Ginzburg dans un essai qui fit date, *Il Formaggio e i Vermi: il Cosmo di un mugnaio del '500*, paru en 1976¹. Or les interrogatoires auxquels fut soumis Menocchio montrèrent que les déclarations jugées hérétiques de ce villageois quelque peu marginal, sachant lire et écrire, provenaient essentiellement de ses lectures, et parmi ces livres, celui qui provoqua sur lui le plus grand choc, comme il l'avoua à plusieurs reprises à ses juges, fut le livre de Mandeville: « ce livre de tant de sortes de générations et de diverses lois qu'il m'en avait tout tourmenté »². Sans doute, comme le montre l'historien, Menocchio a pu commettre certaines erreurs de lecture³, mais un des points forts du livre n'en est pas moins la mise en évidence de la grande variété des croyances et des coutumes religieuses à travers le monde parcouru par le narrateur, et l'extrême tolérance

¹ Carlo Ginzburg, *Le Fromage et les Vers. L'univers d'un meunier du XVI^e siècle*, trad. Monique Aymard (rééd. de la traduction de 1980). Mettant en rapport les deux condamnations dans lesquelles le pape Clément VIII joua un rôle déterminant, Ginzburg précise: « la coïncidence pourrait symboliser la double bataille vers le haut et vers le bas conduite par la hiérarchie catholique au cours de ces années, pour imposer les doctrines approuvées par le concile de Trente » (p. 235).

² *Ibid.*, p. 99.

³ *Ibid.*, pp. 105-108.

qu'il leur témoigne. Ce livre remet profondément en question l'idée que Menocchio se faisait du monde et l'amena à élaborer une cosmogonie s'écartant sur plusieurs points de l'orthodoxie chrétienne. Et Ginzburg de conclure: «Ainsi, à travers les *Voyages* de Mandeville, cet innocent récit tissé d'éléments fabuleux, traduit et réimprimé d'innombrables fois, un écho de la tolérance religieuse médiévale parvenait jusqu'à l'époque des guerres de religion, des excommunications et des bûchers des hérétiques»¹.

Comme on le verra, le texte de Mandeville est loin de se réduire à «un innocent récit tissé d'éléments fabuleux», mais c'est bien son aspect plaisant et sa dimension épique que souligne Rabelais en le citant dans son prologue de *Pantagruel* (1532), parmi les livres de «haute futaie» que son œuvre prétend surpasser². Bien que le nom de notre auteur y soit quelque peu estropié («Montevieille»), l'association à laquelle conduit cette liste (mentionnant entre autres *Roland furieux*, *Robert le Diable*, *Fierabras*, *Guillaume sans peur* et *Huon de Bordeaux*) amène à ranger l'ouvrage entre chanson de geste et roman de chevalerie. Sans doute la présentation que Jean de Mandeville fait de lui-même dans son prologue (*chevalier nez et nourris d'Angleterre*) et les rares interventions du narrateur, çà et là dans le texte, précisant qu'il s'est enrôlé dans l'armée du sultan d'Égypte puis dans celle du Grand Khan, ont-elles conduit Rabelais à privilégier cet aspect, malgré tout secondaire et qui ne sert qu'à étayer l'affirmation de la réalité des voyages accomplis. En tout cas, le rapprochement avec ce genre littéraire suffit à suggérer que Rabelais a vu dans ce livre avant tout une fiction riche en aventures et pleine de fantaisie³.

¹ *Ibid.*, p. 110.

² François Rabelais, *Pantagruel*, éd. et trad. G. Demerson, Prologue, pp. 50-51.

³ Il est significatif que dans la liste de Rabelais le nom de Mandeville soit pris pour celui du héros: c'est en effet le nom des héros qui sert de titre aux cinq ouvrages qui lui sont associés. On peut par ailleurs se demander si Rabelais n'a pas lu la version liégeoise du *Livre de Mandeville* qui, sous la plume du remanieur Jean d'Outremeuse, accroît notablement la dimension épique grâce à des interpolations mettant en scène le chevalier Ogier (Madeleine Tyssens et René Raellet, *La version liégeoise du Livre de Mandeville*).

Reculons encore dans le temps pour arriver à l'année 1403, date à laquelle Christine de Pizan publie son *Chemin de longue étude*. Dans ce long poème de plus de six mille vers, quatre dames, Noblesse, Chevalerie, Richesse et Sagesse, s'affrontent devant un parlement céleste présidé par Raison. Elles ont en effet reçu une plainte de la Terre, souffrant des guerres continuelles qui divisent les hommes, et elles doivent proposer une solution afin de trouver l'homme parfait qui gouvernera le monde dans la paix et l'harmonie. Mais avant d'assister à ce débat, Christine, conduite par la Sibylle, a parcouru le monde afin d'y contempler un certain nombre de merveilles. Or l'auteur utilise le *Livre de Mandeville* pour élaborer ce voyage qui, de Constantinople et de la Terre sainte, la conduit jusqu'au Paradis terrestre¹. On reconnaît entre autres la ville du Caire avec le Nil et le jardin où croît le baume, l'abbaye de Sainte-Catherine au mont Sinaï, la riche île du Cathay, les vignes de poivre de l'Inde, les monts de Caspie où Gog et Magog furent enfermés, la sépulture de l'apôtre saint Thomas, les merveilles de la terre du Prêtre Jean... Comme le souligne l'auteur, cette *voie délicate* fait partie du chemin de longue étude puisque la Sibylle ne cesse d'indiquer à Christine les propriétés de tout ce qu'elle voit, aussi bien des créatures vivantes que des choses inanimées. Ainsi, c'est comme une somme sur le monde que Christine de Pizan utilise l'ouvrage de Mandeville, propre à mettre en valeur des hauts lieux de la chrétienté mais aussi des endroits renommés pour leurs merveilles.

Ces trois lectures nous donnent déjà un avant-goût de la richesse de l'œuvre de Mandeville et des intérêts très différents qu'on a pu lui accorder dans les deux siècles qui ont suivi sa parution : l'aspect ethnographique et religieux qui a passionné Menocchio au point d'ébranler sa foi chrétienne, la veine fantaisiste qui s'y déploie à l'instar, selon Rabelais, d'un roman de chevalerie, ou bien, sous le couvert du voyage, une somme encyclopédique sur le monde, que Christine de Pizan est heureuse de s'approprier afin d'étancher sa soif de savoir.

¹ Christine de Pizan, *Le Chemin de longue étude*, éd. critique et trad. Andrea Tarnowski : le voyage occupe les vers 787-1568. Voir l'article de Paget Toynbee, «Christine de Pisan and Sir John Mandeville».

QUI ÉTAIT JEAN DE MANDEVILLE ?

Le paradoxe veut que l'ouvrage qui, en absolu, connut la plus grande célébrité entre le XIV^e et le XVII^e siècles soit aussi celui dont l'identité de l'auteur reste la plus mystérieuse car, si l'anonymat ou le manque de données biographiques sur les auteurs d'œuvres médiévales sont fréquents, le cas de Mandeville est particulier en ce qu'il a suscité les hypothèses les plus diverses au sujet de sa nationalité, de sa vie et de son statut, de la part de tous ceux qui ont étudié son *Livre*. Nous omettons de retracer en détail la façon dont la figure de l'auteur a été perçue à travers les siècles aussi longtemps qu'on le considéra comme un authentique voyageur¹ pour ne retenir que les principales conclusions auxquelles ont abouti notamment ceux qui ont édité l'une ou l'autre des versions du texte, de la fin du XIX^e siècle à aujourd'hui.

Les déclarations contenues dans le prologue et dans l'épilogue permettaient de dégager quelques éléments biographiques que l'on prit longtemps pour argent comptant : l'auteur prétendait s'appeler Jean de Mandeville, chevalier originaire de la ville de St Albans. Il disait avoir traversé la mer (la Manche ?) le jour de la saint Michel (29 septembre) de l'année 1322 et avoir depuis parcouru le monde, énumérant les pays successivement visités, de l'Égypte à la Chine en passant par Jérusalem, jusqu'à son retour où, contraint au repos par *des gouttes artentik* (73, 75), il décida de rendre compte du temps passé dans cet écrit qu'il date de 1356. À partir du moment où fut démontré que la quasi-totalité des informations contenues dans le *Livre* sont des emprunts à des sources très variées², c'est d'abord la réalité des voyages qui fut mise en doute. Mais c'est aussi son statut de chevalier qui suscita des interrogations : les interventions de

¹ Nous renvoyons à l'exposé très complet fait par C. Deluz dans *Le Livre de Jehan de Mandeville...*, chapitre 1, pp. 3-24.

² Il faut ici rendre hommage à George Warner pour le travail de pionnier qu'il a accompli afin d'identifier un très grand nombre de sources lorsqu'il a édité deux des versions du texte : *The Buke of John Maundeuill...* (Londres, 1889). Tous ceux qui se sont ensuite occupés de cette question, notamment C. Deluz, n'ont pas manqué de s'en inspirer et nous avons nous-mêmes pris soin de signaler dans nos notes nos nombreux emprunts aux résultats très fructueux de son enquête.

narrateur les plus développées sont celles qui, en accord avec ce qui est déclaré dans le prologue, font état de longs séjours passés, l'un auprès du sultan de Babylone pour combattre les Bédouins, l'autre auprès du Grand Khan pour faire la guerre au Manzi. Outre que les événements concernant le second sont anachroniques, il est clair que ces interventions ne sont là que pour donner une certaine vraisemblance aux voyages. Une fois démontré que les informations touchant les pays soi-disant visités sont de seconde main, la grande quantité de connaissances livresques dont témoigne l'auteur ne tendrait-elle pas davantage à postuler son statut de clerc ?

À cette situation narrative complexe où il est difficile de faire le départ entre narrateur et auteur est venu s'ajouter un élément qui n'a pas manqué de générer entre les spécialistes des débats prenant parfois l'allure de guerres picrocholines. Assurément, la question de savoir si le texte original du *Livre* appartenait à la «version continentale» ou bien à la «version insulaire», selon la distinction de Guy de Poerck, est importante et délicate¹, mais elle a été obscurcie plutôt qu'éclairée par les interventions toutes dues, comme l'explique bien Madeleine Tyssens², au chroniqueur Jean d'Outremeuse, plus jeune que Mandeville (1338-1400 – il était donc âgé de 18 ans au moment où le livre fut achevé) mais qui prétend l'avoir connu à Liège. Davantage : dans la version liégeoise, remaniement de la version continentale, non content d'introduire une série d'interpolations qui mettent en scène son héros Ogier le Danois³, combattant dans les lieux les plus lointains évoqués par Mandeville, convertissant les païens et même fondant le royaume du Prêtre Jean, il fait un ajout significatif à l'épilogue tel qu'on le trouve aussi bien dans la version insulaire que continentale :

«... ay ce traittié compilé et mis en escript, sicomme il me puet souvenir, qui fu faiz et ordonnez depar moy sur l'an de grace

¹ Voir plus loin la question des manuscrits.

² Voir, outre l'introduction à son édition critique de la version liégeoise, son article «La version liégeoise du Livre de Jean de Mandeville».

³ Jean d'Outremeuse aurait écrit une chanson de geste sur ce pair de Charlemagne mais le texte s'est perdu : voir André Goosse, «Ogier le Danois chanson de geste de Jean d'Outremeuse».

dessus dit mil .ccc. et .lvij. au .xxxv^e. an que je me partis de mon pays, *dedens la noble cité de Liege, en la Basse Saveniere, en l'ostel Hennequin dit Le Volt, a la priere et requeste de homme venerable et discret, maistre Jehan de Bourgoigne, dit a la Barbe, phisicien, qui en ma maladie me visitoit, et en visitant me recongnut et ravisa sicomme cilz qui m'avoit veu en la court le soldant d'Egypte, avec le quel il demouroit [quant] je fus la... »*¹.

Mais un peu plus tard, lorsqu'il écrit le *Quart Livre* de sa grande chronique universelle *Le Myreur des Histors* – dans le deuxième livre de laquelle figurait le récit des expéditions d'Ogier calquées sur le tracé des *Voyages* de Mandeville² –, d'Outremeuse donne une version sensiblement différente des relations entre Jean de Mandeville et Jean de Bourgoigne. Il enregistre à l'année 1372 le décès de Jean de Bourgoigne et raconte que, sur son lit de mort, celui-ci, après avoir institué le chroniqueur comme son exécuteur testamentaire, lui confie que son vrai nom est Mandeville, mais qu'il a dû fuir l'Angleterre après y avoir commis un meurtre et que, réfugié à Liège, il y a vécu sous ce nom d'emprunt.

Pour donner plus de force aux affirmations de Jean d'Outremeuse concernant la rédaction du *Livre* à Liège et le décès de l'auteur dans cette ville, on n'a pas manqué d'invoquer l'existence d'une sépulture au couvent des Guillemins de cette même ville, avec une épitaphe désignant le défunt comme étant Jean de Mandeville, qui, après avoir parcouru le monde, s'était éteint en la ville de Liège en 1372³. Toutefois, de l'autre côté de la Manche, les Anglais prétendirent eux aussi détenir la tombe de Mandeville dans l'église abbatiale de St Albans⁴.

¹ M. Tyssens et R. Raelet, *La version liégeoise...*, *op. cit.*, pp. 173-174. L'ajout de d'Outremeuse est mis en italiques.

² « Ainsi, les interpolations ogériennes de la version liégeoise doublent les inventions du *Myreur* et de la Geste d'Ogier » (M. Tyssens, « La version liégeoise... », *art. cit.*, p. 70).

³ Cette tombe, ainsi que le couvent, furent détruits à la Révolution française, mais de nombreux lettrés et curieux attestent son existence du XV^e au XVIII^e siècle et ont pris soin de relever l'épitaphe. Voir ces témoignages dans M. Tyssens et R. Raelet, *La version liégeoise...*, pp. 269-271.

⁴ C. Deluz, *Le Livre de Jehan de Mandeville...*, pp. 5-6 et 8-10.

Que retenir de ces données ? Comment séparer la vérité de la légende ? Il nous semble que l'on n'a pas assez tiré les conséquences de la manie affabulatrice de Jean d'Outremeuse, pourtant reconnue par tous¹, d'autant que les deux versions qu'il donne sur l'identité de Mandeville, d'abord dans l'épilogue de la version liégeoise puis dans le *Myreur*, ne concordent pas. Assurément, un Jean de Bourgogne, médecin, a bien existé, auteur entre autres d'un traité sur la peste², et sans doute est-ce lui qui est enterré au couvent des Guillemins, mais ce personnage ne saurait se confondre avec notre auteur³. Quant aux diverses chroniques qui évoquent le séjour de Mandeville à Liège, si l'on exclut celle de d'Outremeuse, évidemment reprise par d'autres, les plus anciennes remontent au milieu du XV^e siècle⁴. Peut-on vraiment s'y fier ?

Si la présence de Mandeville à Liège pour y finir sa vie n'est rien moins que certaine, personne en revanche ne songe à contester sa nationalité anglaise. Même si le nom de Mandeville était un pseudonyme, il est bien attesté en Angleterre. Mais surtout quelques détails du texte tendraient à prouver que l'auteur est anglais. Ainsi, lorsqu'il commence à indiquer les chemins qui

¹ M. Tyssens, après avoir exposé ce que dit le chroniqueur dans son *Quart livre* sur l'identité des deux personnages, Mandeville et Jean de Bourgogne, commente : « Explication en soi plausible, mais qui paraît suspecte parce qu'elle est de la plume d'un écrivain, Jean d'Outremeuse, que l'on sait fabulateur sans scrupules » (« La version liégeoise... », p. 74). Celle qui en tire les meilleures conclusions est J. W. Bennett qui déclare : « There is an embarrassing profusion of evidence that the Liege romancer made free with the *Travels* and with the name of the author » (*The Rediscovery of Sir John Mandeville*, p. 147). Quant à l'épithète du cimetière du couvent des Guillemins, elle la qualifie de « his most elaborate and grandiose, as well as his most successful, forgery » (*ibid.*, p. 159). Nous partageons son opinion.

² Pour étayer l'hypothèse de l'identité entre Jean de Mandeville et Jean de Bourgogne, on a invoqué le fait que le manuscrit 4515 (P13) regroupait en un seul codex les deux textes, *Le Livre de Mandeville* et le traité de Jean de Bourgogne *De morbo epidemiae*, dans sa traduction française *Preservation de Epidemie*, mais les deux auteurs sont clairement distingués dans les titres.

³ Deluz, attentive au lexique de Mandeville, ne relève que quelques termes spécifiques à cette discipline et conclut : « il faut bien reconnaître à Mandeville un intérêt certain pour la matière médicale et quelques connaissances en ce domaine. Elles semblent toutefois rester à un niveau des plus moyens » (*Le Livre de Jehan de Mandeville...*, pp. 67-69).

⁴ Deluz, *Le Livre de Jehan de Mandeville...*, pp. 7-8.

conduisent à Jérusalem, c'est d'abord significativement en imaginant un voyageur partant d'Angleterre, d'Irlande, de Galles ou de Norvège ou d'Escoce (1, 8-9) qu'il envisage l'itinéraire à suivre. En outre, après avoir transcrit l'alphabet arabe, il fait un rapprochement avec l'alphabet anglais, qui ne peut provenir que d'un locuteur anglophone : ... *aussi comme nous avons en nostre parler en Angleterre plus de deux lettres qu'il n'a en leur abécé, c'est assavoir y, z, qui sont appelez yoru et zok* (24, 35-37). Il convient par ailleurs de rappeler que la langue de l'élite anglaise au XIV^e siècle est encore le français : rien d'étonnant à ce qu'il ait choisi cette langue pour écrire son livre¹.

Que penser maintenant de ses voyages ? Si on s'accorde à reconnaître qu'il n'est pas allé en Inde ni en Chine, une majorité de chercheurs seraient prêts à admettre qu'il a bien fait le pèlerinage à Jérusalem, ce qui lui aurait donné l'occasion de visiter Constantinople et l'Égypte. Pour étayer cette hypothèse, ils invoquent quelques détails qui semblent authentiques et que l'on ne trouve dans aucun récit antérieur : ainsi, la coutume des Chypriotes de manger dans des fosses creusées dans le sol afin de se protéger de la chaleur ou bien la localisation à Cos de la légende de la fille d'Hippocrate. Il est en effet tentant de cataloguer comme « informations recueillies sur place » tout ce dont on n'est pas parvenu à retrouver la source². Au-delà de ce constat, on ne peut qu'apprécier les remarques teintées d'ironie de Warner, fin connaisseur du *Livre de Mandeville*, à ce sujet. Là où d'autres notent qu'après tout Mandeville a bien pu s'engager comme mercenaire auprès du sultan d'Égypte puisque ce fut le cas à cette époque d'autres chevaliers chrétiens, il constate que ce prétendu séjour ne lui permet nullement d'apporter des informations de première main

¹ À la fin du prologue, il indique pourquoi il a préféré écrire son ouvrage en roman plutôt qu'en latin, dans un souci évident d'atteindre le plus grand nombre. En outre, on note que c'est en français qu'il imagine le dialogue avec le sultan d'Égypte et les seigneurs envoyés en Europe pour espionner : *et parloient moult bel François, et le soubdan aussi* (45-46).

² C'est en effet l'attitude de C. Deluz dans sa minutieuse enquête pour identifier toutes les sources de Mandeville : voir le précieux tableau qu'elle dresse dans l'Annexe VI du *Livre de Jehan de Mandeville...*, pp. 428-491. Elle émet pourtant un avis nuancé sur la question : « Finalement, l'accord s'est à peu près établi sur l'irréalité des voyages, sauf peut-être en ce qui concerne le Proche-Orient » (*Ibid.*, p. 348).

sur le palais du sultan ou sur les Bédouins contre lesquels il aurait fait la guerre. Il en va de même pour tout ce qui concerne la Terre promise : « Ce qui est étonnant, c'est que, si, comme il le déclare, il a visité Jérusalem à plusieurs reprises, il ait si peu contribué à nous la faire connaître au-delà de ce qu'il puise dans ses sources écrites. Ainsi, en admettant son honnêteté, nous en sommes réduits à conclure soit qu'il était singulièrement peu observateur, soit que sa mémoire lui faisait extrêmement défaut : en effet, tandis que sa dépendance vis-à-vis des autres est évidente et continuelle, les variantes et additions sont en comparaison rares et le plus souvent insignifiantes »¹. Sans doute, comme on l'a souvent observé, les récits de pèlerinage se copient les uns les autres et reprennent inlassablement les mêmes informations sur les lieux saints, celles-là mêmes que l'on trouve dans les guides pour pèlerins. Mais les récits d'authentiques pèlerins laissent toujours percer, à un moment ou à un autre, une réflexion originale témoignant de leur sensibilité et d'une expérience vécue². On ne trouve rien de tel chez Mandeville, ce qui pourrait bien en faire un « armchair traveller », autant que le lecteur auquel il s'adresse³ !

En effet, il faut peut-être se saisir du problème de l'identité de l'auteur par l'autre bout, à savoir non celui de la production de l'œuvre, mais celui de la réception, ce que nous allons faire en envisageant la question du statut de Mandeville. Rien ne confirme qu'il était chevalier et, comme nous le disons, la masse de connaissances livresques mobilisées pour la rédaction du *Livre* inclinerait à penser plutôt qu'il appartenait à la clergie⁴. Mais

¹ G. Warner, *The Buke...*, Introduction, p. XX.

² Nous en donnons deux exemples dans nos notes, se rapportant à des récits de pèlerinages utilisés par Mandeville : celui de Guillaume de Boldensele, séduit par la beauté de l'église de la Nativité à Bethléem au point d'affirmer que c'est la plus belle qu'il ait jamais vue (chap. 9, note 4), et celui de Thietmar, si émerveillé par les violettes qu'il trouve à Damas qu'il s'en procure un bouquet (chap. 19, note 4).

³ Sir John Mandeville, *The Book of Marvels and Travels*, trad. Anthony Bale, Introduction, p. XXI.

⁴ Toutefois, l'hypothèse développée par C. Deluz sur la « nouvelle clergie » qui voit le jour au XIV^e siècle chez les laïcs lettrés nous paraît intéressante : elle s'appuie notamment sur une citation de Christine de Pizan extraite du *Livre de Mutacion de Fortune* et la rapproche d'auteurs tels que Philippe de Mézières (*Le Livre*, pp. 71-72).

c'est bien aux laïcs que s'adresse principalement son ouvrage de vulgarisation, d'où son choix du « roman » plutôt que du latin. Comme le souligne judicieusement I. M. Higgins, les informations fournies dans le prologue doivent être avant tout appréciées par leur effet rhétorique sur le lecteur. Ainsi, en se présentant comme chevalier, il désigne le texte « as the product of an active rather than a contemplative life, and thus as part of a tradition of French texts about the East produced non by clerics relying on second-hand information, but by devout knights who had themselves been overseas »¹. De même, la mention de St Albans comme le lieu où il est né et où il a été éduqué revêt, pour Higgins comme pour Bale, une signification de premier ordre². Là se trouve en effet une abbaye bénédictine, particulièrement florissante au XIV^e siècle, possédant une école monastique réputée, que notre auteur a fort bien pu fréquenter. C'était en outre un centre de cartographie important, rendu célèbre par la présence dans ses murs de Matthieu Paris (ca. 1200-1259), chroniqueur (auteur des *Chronica majora*), dont les talents de dessinateur et d'enlumineur l'amènèrent à réaliser des cartes qui forcent l'admiration, notamment de la Grande-Bretagne et de la Terre sainte³. St Albans était en outre renommé pour sa production de livres et possédait l'une des bibliothèques les plus riches de l'Angleterre médiévale, dont 150 livres subsistent aujourd'hui. On peut légitimement envisager que c'est dans cette bibliothèque que notre auteur a trouvé tous les ouvrages qui lui ont permis d'accomplir sa tâche de compilateur.

Pourtant, nous souhaiterions attirer l'attention sur un dernier point qui n'a pas été assez mis en évidence. L'ouvrage qui fournit

¹ Iain Macleod Higgins, *Writing East. The « travels » of Sir John Mandeville*, p. 53. Rappelons que Rustichello de Pise, qui transcrit la description du monde que lui livre Marco Polo à partir de ses voyages, donne à plusieurs passages du récit une nette coloration épique.

² Higgins, *ibid.*; A. Bale, *ibid.*, Introduction, pp. XIV-XV. Voir aussi J. Bennett, *Rediscovery...*, pp. 192-193.

³ Voir Daniel K. Connolly, *The Maps of Matthew Paris: Journeys through Space, Time and Liturgy*. « In associating his book with St Albans, Mandeville may have been recalling this famous place where the most modern knowledge about the world was ordered and disseminated » (Bale, *The Book of Marvels...*, Introduction, p. XV).

l'armature de son *Livre* est celui de Jean le Long : il lui procure les deux traductions en français du *Traité de l'état de la Terre sainte* de Guillaume de Boldensele et de la *Relation* d'Odoric de Pordenone¹. Or cette traduction est datée de 1351 et Mandeville date l'achèvement du sien de 1356. Cinq années pour agencer l'énorme matériau de sources destiné à enrichir les deux récits qui forment la trame de son texte représentent un temps relativement court². Or il y a de fortes chances pour que Jean le Long ait accompli son propre travail de traducteur à Paris³. Peut-on supposer que Mandeville soit lui-même venu à Paris pour mettre à profit les richesses de l'une ou l'autre de ses bibliothèques monastiques ? Cette éventualité n'est pas à exclure car, si l'on en croit J. Bennett, un fils ou un frère de Thomas Mandeville, qu'elle serait prête à identifier avec notre auteur, aurait été étudiant à Paris⁴. Toutefois, rien n'empêche de penser que c'est à St Albans qu'il rédige son *Livre* puisqu'on sait que les ouvrages

¹ Voir plus loin « La structure du livre ».

² Ce rapprochement chronologique a conduit M. C. Seymour à penser que Jean le Long et Mandeville étaient la même personne, ce qui paraît peu probable (Tyssens, *La version liégeoise...*, p. XXII, note 36). Il affirme aussi qu'un certain nombre d'ouvrages utilisés par Mandeville ne se trouvant pas encore en Angleterre, c'est dans une bibliothèque continentale qu'il les aurait consultés (Deluz, *Le Livre*, p. 43). Dans un article plus récent (« More thoughts on Mandeville » dans Ernst Bremer, Susanne Röhl (éd.), *Jean de Mandeville in Europa*, p. 20), il fait une suggestion intéressante : « If one can discover one extant manuscript of one of Mandeville's sources in which the scribal forms of exotic names closely match those of the critical French text of Mandeville, then the *ex libris* will discover the library and the library will discover the man ».

³ Né à Ypres, Jean le Long devint moine à l'abbaye de Saint-Bertin de Saint-Omer en 1334 ou 1344. Il en sera élu abbé en 1366. Auparavant, il avait été envoyé à Paris par l'abbé Aleaume Boistel pour y faire des études de droit et de théologie. Selon Andreose et Ménard, c'est certainement à Paris que Jean le Long a rédigé ses traductions, avant son retour à Saint-Omer : il fut sans doute hébergé dans une abbaye bénédictine et il se peut qu'« il se soit rendu dans la célèbre abbaye de Saint-Germain-des-Prés, riche en manuscrits. Il pouvait y trouver les *codices* latins dont il avait besoin pour ses traductions » (*Le Voyage en Asie d'Odoric de Pordenone*, éd. critique par Alvisse Andreose et Philippe Ménard, Introduction, p. XXXVII).

⁴ Deluz, *Le Livre*, p. 21. Au terme d'une enquête fouillée sur les descendants de Geoffroy Mandeville, compagnon de Guillaume le Conquérant, J. Bennett identifie celui qui pourrait être notre auteur, en retraçant sa biographie hypothétique, *Rediscovery*, pp. 184-204. Notons que Matthieu Paris doit lui-même son surnom « Parisiensis » au fait qu'il serait venu étudier à Paris.

circulaient beaucoup entre les abbayes, a fortiori appartenant au même ordre.

LE PROLOGUE

Il est composé de deux parties, la première qui présente la Terre sainte comme l'héritage que le Christ a laissé aux Chrétiens, puisque c'est la terre où il est né et où il est mort pour racheter les hommes, et la seconde où l'auteur décline son identité et évoque les voyages qu'il a accomplis à travers le monde et qui ont suscité la rédaction de cet ouvrage. On pourrait donc y voir l'annonce des deux parties de longueur égale qui divisent le *Livre* : la première consacrée à la Terre sainte, la seconde élargissant la perspective à l'Orient proche et lointain. Selon Deluz, ce prologue serait une « composition originale »¹. Or si on le compare avec le prologue de Guillaume de Boldensele, source principale de Mandeville pour la première partie, et avec celui d'Odoric de Pordenone, dont la relation sert de fil conducteur à la seconde, on relève quelques similitudes intéressantes, mais aussi une différence radicale, que les commentateurs ont beaucoup trop négligée². Ils ont pourtant remarqué de curieuses ruptures syntaxiques et un important glissement sémantique dans les très longues phrases qui caractérisent les deux parties du prologue, sans en donner d'explication convaincante, faute de dégager la clé qui rend compte ici de la stratégie de l'auteur³.

Boldensele part de la citation des *Psaumes* : *Sicut audivimus, sic vidimus in civitate Dei nostri*, avant de présenter la Terre sainte selon des motifs que l'on retrouve chez Mandeville (cette terre est

¹ Deluz, *Le Livre*, Tableau des sources, p. 429.

² C'est notamment le cas d'Higgins qui consacre un chapitre à l'étude du prologue, fournissant par ailleurs plusieurs remarques pertinentes : *Writing East...*, pp. 28-62. Voir aussi M. Guéret-Laferté, « Le prologue d'un pseudo-voyageur : Jean de Mandeville », dans *Seuils de l'œuvre dans le texte médiéval*, pp. 179-200, que nous reprenons en partie.

³ Higgins, *ibid.*, pp. 36-38 et 50-51. L'auteur évoque aussi les interprétations de Greenblatt et Zacher. Il convient de noter que ces caractéristiques appartenaient certainement à l'original, vu qu'elles se trouvent aussi bien dans les manuscrits de la version insulaire que de la version continentale.

l'héritage donné par Notre-Seigneur à ses fidèles, qu'il a acheté de son précieux sang ; on doit donc l'aimer et la vénérer, car c'est là que nous avons notre salut)¹. Puis il termine en affirmant que son désir de voir ce qu'il avait si souvent entendu raconter s'est réalisé grâce à son voyage en Terre sainte et conclut : « Donc tout ce que j'ai vu, toute la disposition des lieux que j'ai observée en faisant mon pèlerinage par la grâce de Dieu, je vous l'exposerai loyalement... »².

Le prologue d'Odoric est bref. Il commence par se démarquer des récits faits sur le monde : *Comment que on raconte plusieurs choses des condicions de cestuy monde et de l'estat, si ne voeil je en cestuy livre pour verité mettre chose nulle fors ce que j'ay veu*. Il s'engage donc à distinguer ce qu'il a vu de ce qu'il a seulement entendu dire. Puis il décline son identité (*Je frere Odoric de Foro Julii ...*) et son statut de voyageur (il est allé dans les pays des infidèles envoyé par le pape aux fins de conversion) et conclut : *... osé je dire que je y vy moult et grandes merveilles, lesquelles je puis vrayement raconteir*³. Même si cette formule employée par les chroniqueurs et les voyageurs et dérivée de la pratique notariale se répand dès le début du XIV^e siècle⁴, il y a de fortes chances que Mandeville l'emprunte à Odoric, tout en l'adaptant et en l'accommodant à sa situation, ou du moins à la situation qu'il entend donner à son narrateur. En effet, alors que C. Deluz serait prête à faire crédit à ce qu'affirme ici Mandeville vu la formule « quasi-juridique » qu'il emploie, nous pensons plutôt qu'il y a recours pour construire

¹ Si les motifs sont bien les mêmes et sont aussi ceux qu'on trouve dans les prologues de récits de pèlerinage, les emprunts à Boldensele ne sont jamais littéraux, à la différence de ce qui a lieu si souvent dans le texte.

² Boldensele, *Traité de la Terre sainte*, trad. Deluz d'après la trad. de Jean le Long, dans *Croisades et Pèlerinages*, p. 1002. Précisons que le dominicain adresse son récit au cardinal Élie Talleyrand de Périgord, personnage en vue de la cour pontificale d'Avignon, qui lui avait imposé ce pèlerinage pénitentiel pour avoir quitté son couvent de Minden.

³ *Le Voyage en Asie d'Odoric de Pordenone*, éd. Andreose et Ménard, pp. 1-2.

⁴ C'est à Jean de Joinville dans sa *Vie de saint Louis* (1309) que Christiane Marchello-Nizia fait remonter le plus ancien exemple dans l'article qu'elle lui consacre : « L'historien et son prologue », dans *La chronique et l'histoire au Moyen Age*.

un personnage fictif, celui-là même qui interviendra à plusieurs reprises dans le récit¹.

En effet, une différence essentielle sépare le prologue de Mandeville de ceux de Guillaume de Boldensele et d'Odoric de Pordenone : alors qu'ils ne cessent d'insister sur le fait qu'ils ont VU ce qu'ils vont raconter, cet élément est quasi totalement absent chez Mandeville. Il n'apparaît qu'une fois, « noyé » dans la très longue phrase qui débute la seconde partie du prologue, dans l'une des nombreuses relatives rattachées au Je et déroulées en cascade². Ces phrases interminables sont clairement voulues par l'auteur, qui ne perd jamais le fil mais entend bien le faire perdre à son lecteur ! Si nous considérons l'enchaînement syntaxique de la première partie, nous constatons que la proposition de cause qui l'ouvre (*Comme il soit ainsi que la terre d'oultre mer...*) est suivie d'une série d'expansions pour la définir, sans jamais déboucher sur une proposition principale. On pourrait considérer toutefois l'idée exprimée plus loin dans la proposition consécutive (*pour quoy chascun bon Crestien...*) comme la conséquence découlant naturellement de l'éloge de la Terre sainte : il faut s'employer à la reconquérir par un nouveau projet de croisade. Or la fin de la première partie émet une objection : la cupidité et l'orgueil des seigneurs empêchent de réaliser cette entreprise, aussi souhaitable qu'elle soit. Mais surtout ce projet, pourtant réamorcé au début de la seconde partie (*et pour ce qu'il y a long temps qu'il n'y eust passage general oultre mer...*), disparaît dans la suite. La seconde cause invoquée (*et plusieurs gens...*) déplace complètement la question puisqu'on passe de la nécessité d'entreprendre une croisade pour récupérer la Terre sainte au plaisir qu'éprouvent les gens à en entendre parler. C'est ici même que surgit le Je de Mandeville, invoquant ses voyages, et même si la cité de Jérusalem et les saints lieux sont mentionnés, c'est après la longue liste incluant les pays du Moyen-Orient et les trois Indes qu'il est

¹ « The 'I' that emerges in the exordium's second part [...] is clearly a textual fiction, based in part on experiences borrowed from others' texts or invented in response to them » (Higgins, p. 52). Voir plus loin « Les interventions du narrateur ».

² *Je... qui passay la mer ..., et qui depuis ay esté oultre mer..., et ay veu et environné maint pays...*

censé avoir parcourus. Pourtant, ici encore, le long développement de subordonnées ne débouche sur aucune proposition principale. Or, comme on l'a vu chez Odoric et comme tous les prologues de voyageurs rédigés à cette époque le mettent clairement en évidence, le pacte de vérité établi avec le lecteur n'implique pas seulement l'affirmation d'avoir voyagé, aussi loin qu'on soit allé, mais il est formulé en reliant fortement ce qui est rapporté par le voyageur à ce qu'il a vu¹. Ainsi, la syntaxe désarticulée de ce prologue, marquée par deux anacoluthes, trahit une stratégie d'esquive, masquée par un système hypotactique hypertrophié : tout vise à dissimuler que l'auteur en réalité n'a sans doute rien vu de ses propres yeux !

C'est dans cette perspective qu'il s'agit d'interpréter les deux références à la mémoire qui figurent à la fin du prologue. On peut lire la première comme la substitution du souvenir au témoignage puisque l'auteur déclare qu'il racontera tout ce qui concerne la diversité des pays, non d'après ce qu'il a vu, selon l'expression qui vient naturellement sous la plume du voyageur, mais *selon ce qu'il m'en puet souvenir*. Quant à la seconde, elle invoque les limites et les défaillances de la faculté mémorielle : *car chose de lonc temps passee par la veue tourne en oubly et memoire d'omme ne puet mie tout tenir ne comprendre*. Tout en étant présente, la vue est ici renvoyée à un passé si lointain que l'image qui demeure est pâlie et décolorée. D'où l'ouverture étonnante opérée par Mandeville à ceux qui sont allés outre-mer, afin de les inviter à *adrecier et amender* son texte². Dans cette sorte d'appel à témoins non dénué d'humour à ses lecteurs, ne pourrait-on lire l'aveu que lui-même n'a pas voyagé ?

Grâce à la construction de son narrateur et de son public, avec lequel il a instauré une communauté de valeurs, notamment les

¹ Voir Michèle Guéret-Laferté, *Sur les routes de l'empire mongol*, pp. 113-187.

² Cette invitation est tout à fait originale et contredit par exemple ce que l'on trouve à la fin de la relation de voyage de Plan Carpin : ayant eu l'occasion à son retour de Mongolie de raconter son voyage dans les monastères où il est passé, il s'inquiète des récits de seconde main qui pourraient en être tirés et déclare : « Nous prions tous ceux qui liront ces lignes de n'y rien ajouter ni retrancher car c'est selon la vérité que nous avons écrit tout ce que nous avons vu et appris... » (*Histoire des Mongols*, trad. J. Becquet et L. Hambis, p. 132).

valeurs chrétiennes¹, Mandeville bâtit un prologue qui, malgré les glissements évidents pour les raisons que nous venons de dégager, réussit à annoncer une des problématiques qui constituera l'unité de son texte puisque, comme l'illustre l'image originale qu'il emploie du crieur qui se place au centre de la ville afin de diffuser ses nouvelles, il tient à s'interroger sur la façon dont la bonne nouvelle du christianisme a pu se répandre à travers le monde depuis le centre représenté par Jérusalem. À la différence de Marco Polo qui fondait l'universalisme sur la circulation des marchandises, c'est en effet sur la diversité des *lois* que repose paradoxalement l'unité du monde selon Mandeville.

LA STRUCTURE DU *LIVRE*

Les récits de voyage se caractérisent par une structure précise, qui consiste à croiser deux axes, un axe syntagmatique, horizontal pour ainsi dire, où sont décrits les déplacements du voyageur, et un axe paradigmatique, vertical, porteur des informations que l'on veut communiquer sur tel ou tel lieu visité par le voyageur sur son chemin². On voit du même coup la commodité d'une telle structure pour transmettre des connaissances sur le monde en ayant recours à un itinéraire qui a l'avantage d'impulser sa dynamique au récit tout en fournissant un principe ordonnateur³. En recourant à deux relations de voyage pour organiser son *Livre*, Mandeville était bien conscient de tels avantages, mais tout en s'inspirant fortement des parcours suivis par Guillaume de Boldensele et Odoric de Pordenone, il opère des modifications

¹ Cf. le *nous Crestiens* plusieurs fois utilisé dans la première partie du prologue: voir Higgins, pp. 42-44.

² Sur ces deux axes, voir *Sur les routes de l'empire mongol*, pp. 45-76.

³ Le *Libro del Conoscimiento* de l'Anonyme espagnol, qui date exactement des mêmes années, peut être rapproché du *Livre* de Mandeville en ce que le voyage est aussi à l'évidence un prétexte pour délivrer un savoir sur le monde, à la différence que l'Anonyme, pour bâtir son itinéraire, ne suit pas des textes mais des cartes et des portulans. Par ailleurs, le *Devisement du monde*, tout en se faisant bien sûr l'écho des voyages authentiques de Marco Polo en Chine, adopte un itinéraire qui n'est pas vraiment celui qu'a pu suivre le Vénitien (voir *Sur les routes de l'empire mongol*, pp. 77-96).